

Il n'y a pas d'espoir, par contre, que le poète dalmate Fran Goundoulitch ressuscite d'une ligne à une autre. On lit dans **le Populaire** :

Un journal signale que le tombeau du poète dalmate Fran Goundoulitch (1558-1638), dont le 350^e anniversaire fut, il y a peu de temps, fêté dans la Yougoslavie tout entière, vient d'être découvert dans l'église des Franciscains de Dubrovnik (Raguse).

Vous verrez qu'on finira par découvrir Shakespeare en pleine abbaye de Westminster. Et le tombeau du père Adam sur le parvis de Notre-Dame.

GASTON PICARD.

MUSIQUE

Ouvrages nouveaux : *Branle de Sortie*, par M. Florent Schmitt (Orchestre Symphonique de Paris). — Une enquête sur la *Réorganisation des Théâtres Lyriques*.

L'Orchestre Symphonique de Paris — que conduit avec autorité et distinction M. Jean Morel — a donné la première audition d'une œuvre nouvelle de M. Florent Schmitt, *Branle de Sortie*. Littré définit ainsi la locution prise pour titre par le compositeur :

Branle de sortie, retraite forcée et précipitée qu'on est obligé de faire en quittant un lieu ou une personne. *Danser un branle de sortie*.

*Et que, quand on se frotte avec les courtisans,
Les branles de sortie en sont fort déplaisants.*

RÉGNIER, Sat. XI.

Le branle de sortie qu'on nous a donné n'est nullement déplaisant. Le titre explique peut-être la fin précipitée de la pièce, qui, en effet, tourne court. Mais avant qu'elle finisse, elle nous donne, en sa brièveté concertée, de beaux moments. Les cloches sonnent joyeusement, tandis que la foule sort de l'église et se répand sur la place, sous les platanes. C'est dimanche, et nous sommes en Provence. Une ronde se déploie mais des amoureux s'attardent sous le porche — comme Walther et Eva — pour échanger de tendres promesses avant de se mêler aux danseurs... Voilà l'argument, à peu près. On pourrait l'ignorer. La musique suffit à l'évoquer elle est éloquente sans emphase et persuasive sans insistance.

Elle parle et elle impose à l'auditeur la pensée même du musicien. Son tableau est coloré et chaud. La foule et la danse s'opposent à la tendresse des amoureux, exprimée par une jolie phrase des cordes, ardente et sensible. Une belle page en vérité, toute simple et qui porte la marque d'un maître.

§

Sous la signature de Dominique Auclères, *le Journal* a récemment publié une enquête sur la **réorganisation des Théâtres lyriques**. Quelques réponses sont à retenir.

M. Louis Aubert, par exemple, met en lumière les difficultés que doit résoudre le directeur d'un théâtre lyrique, et que ne rencontre point le directeur d'un théâtre de comédie ou de drame. C'est que, d'abord, il est beaucoup plus difficile de choisir un opéra qu'une pièce de théâtre parlé. La lecture de celle-ci peut donner une impression exacte du texte. A déchiffrer une partition, on ignore encore si l'orchestration ne couvrira pas les voix, si la musique « sonne » comme l'exigent les situations du livret. Une bonne actrice de comédie s'acquittera brillamment du rôle qui est de son emploi. Une cantatrice peut avoir une très belle voix et n'être qu'une médiocre comédienne. Concilier les deux qualités est assez rare. En troisième lieu, les dépenses d'un théâtre lyrique sont infiniment plus lourdes que les frais d'un théâtre de comédie : l'orchestre, les chœurs, le ballet s'ajoutent aux dépenses normales d'exploitation de tous les autres théâtres. Ces remarques faites, M. Louis Aubert critique l'institution récemment ordonnée par le Ministre de l'Education Nationale pour l'Opéra-Comique : le comité, et il conclut :

Si consciencieux que soient les hommes adjoints au directeur, jamais ils ne verront la question sous le même angle que lui, aussi longtemps qu'ils ne partageront pas ses risques. Il fut un temps où l'Opéra-Comique donna son plein rendement : celui où furent successivement créés *Louise* et *Pelléas*. Ce dernier ouvrage marque le triomphe de la direction Carré-Messenger. Un homme de théâtre et un éminent musicien, duumvirat parfait à mon avis pour assurer, avec autant de sens du pratique que de l'art, la prospérité d'un théâtre lyrique.

C'est le bon sens même.

M. Florent Schmitt a, dans sa réponse, examiné un autre aspect du problème : le répertoire des théâtres lyriques *nationaux* peut-il se fonder principalement sur des ouvrages étrangers? « Avant tout, déclare l'auteur d'*Oriane*, la réorganisation des théâtres lyriques devra porter sur ce point : plus une note de Wagner, plus une note de Puccini. Car si nos théâtres lyriques sont subventionnés par la France pour le public français, j'estime que ce sont les musiciens français qui doivent être au répertoire. Les opéras étrangers ne seraient joués alors qu'à titre exceptionnel, et on les trierait sur le volet. Nous sommes saturés de Wagner; quant à Puccini... permettez-moi de vous dire que le goût du public a besoin d'une sérieuse rééducation. Un théâtre lyrique devrait en principe pouvoir vivre de ses recettes. Seulement l'élite a disparu; avec la prospérité de la France, a sombré la classe aisée, éprise de musique, capable de constituer une troupe d'abonnés intéressants. Si le théâtre lyrique n'était pas obligé de courir après ses abonnés, et de leur faire, par conséquent, toutes les concessions, son niveau se relèverait, et avec son niveau, peut-être, les recettes. On jouerait *Pelléas*, *L'Enfant et les Sortilèges*, *Le Roi malgré lui*, beaucoup de chefs-d'œuvre négligés. Il faut que le public apprenne à aimer la vraie musique, car il y a une véritable musique. Ce n'est pas une affaire de goût. En la matière, j'estime que l'absolu existe. Les théâtres lyriques meurent de l'indifférence des spectateurs qui n'aiment que ce qui est grossier et ne découvrent le beau qu'à retardement... S'il y a en apparence contradiction entre cette idée si juste que les théâtres lyriques nationaux doivent être consacrés aux chefs-d'œuvre (même quand ils ont pour auteurs des étrangers, mais dans ce cas, « triés sur le volet ») et l'ostracisme dont il faudrait frapper les ouvrages de Wagner, ce n'est bien qu'une apparence. Que l'on continue de jouer du Wagner à l'Opéra, rien de mieux si ce n'est pas au détriment de la musique française. Or, depuis des années, on joue *surtout* Wagner à l'Opéra, et *surtout* du Puccini à l'Opéra-Comique. Et c'est cela qui est intolérable. Les ouvrages de Wagner ont leur place, et elle reste grande, au répertoire d'un théâtre qui est un musée. Mais cette place ne doit empiéter ni sur ce

des autres maîtres étrangers (Mozart, Weber, Moussorgsky, etc) ni, moins encore, sur celle des musiciens français, morts ou vivants. Il s'ensuit que l'exploitation commerciale des théâtres lyriques est une absurdité. Leur rôle est celui de musées, on ne le dira jamais trop, et il serait risible de prétendre que les musées doivent « faire leurs frais » ou fermer leurs portes. Il n'est que trop vrai que le goût du public a besoin d'être rééduqué. De tous les arts, la musique est peut-être celui qui a le plus à souffrir de la bassesse de ce goût, -- à preuve le succès d'argent des œuvres qu'il vaut mieux ne pas nommer. Il n'est que trop vrai que la clientèle d'abonnés de nos théâtres lyriques disparaîtra si on ne prend à tâche de la reconstituer. L'art, comme la littérature, souffre de la concurrence que lui font les plaisirs plus accessibles parce que plus grossiers. Si l'on faisait pour l'esprit le vingtième de ce que l'on a fait si imprudemment pour le corps, tout changerait. Mais on trouve tout l'argent que réclament les prétendus « sportifs » (il reste à démontrer que les sports de compétition améliorent la race et que les sports « spectaculaires » aient rien de commun avec le véritable sport), car, au fond, ce qui importe, c'est d'envoyer des clients au *bistro*, grand agent électoral. Les gens qui fréquentent les théâtres lyriques et les concerts symphoniques sont une mauvaise clientèle pour les marchands d'alcool et de limonade, et sont donc indignes du souci des hommes politiques. Allez leur dire que la musique est, parmi les arts, sur un rang égal à celui de la peinture, de la sculpture, de la poésie : ils vous riront au nez. S'ils n'ont pas rogné les crédits qui permettent aux musées nationaux de subsister, c'est parce qu'ils n'y ont pas songé, mais ce n'est certainement pas parce qu'ils respectent les productions les plus hautes du génie humain. Notre presse donne une exacte image de l'avilissement où nous nous plaisons. Il est exceptionnel qu'un quotidien accueille une enquête comme celle que fit courageusement Dominique Auclères. Il serait invraisemblable que les conclusions si nettement alarmantes de cette enquête fussent entendues de ceux qui devraient avoir pour tâche de sauver ce que nous avons de plus précieux : notre patrimoine spirituel.